

À propos d'*Hortus apertus*, d'*Album amicorum* et de *Vale*

Mots obsolètes, surannés, oubliés. Mais souvent précieux, sacrés, mystérieux. Mots perdus de la langue, qui n'ont plus de signification immédiate, mais qui provoquent des effets de signification. Ils se révèlent à nous dans la sonorité, la musicalité de leurs sons et dans l'enchaînement de leurs lettres, dans leur scripture. Cette écriture perdue, oubliée, c'est celle que Marie-Laure Jeanne Herlédan tente d'abluer dans son œuvre.

Ce sont là de merveilleux supports à la métaphore poétique, qui se joue précisément entre signifiant et lettre, entre le renvoi infini du sens et le jeu sans fin de la concaténation des lettres, cette fois à la limite du hors-sens. Ne pas saisir nous pousse à porter attention à ce tricot de lettres.

Kuklos enfin, véritable fil rouge de l'œuvre, comme cycle infini qui nous ramène toujours à la même place. Il y a toujours un point fixe qui rend possible le mouvement tournant. Ce point fixe, en psychanalyse, c'est le Réel. Encore ce cycle possède-t-il une certaine densité : il est consistant, et sa consistance est faite de l'agencement réticulé des connexions entre les signifiants. Mais ces signifiants, encore faut-il savoir les lire.

Dans son ouvrage *Juif par les mots*, Amos Oz écrit ceci : « Dans ce livre, partout où est écrit le mot « juif », vous pouvez le remplacer par le mot « lecteur » et vous verrez, ça marche aussi.¹ » Ce judaïsme de lecteurs, de rapport aux textes, qui repose sur un art particulier de l'exégèse, est celui dans lequel se reconnaît la rabbin Delphine Horvilleur. Il s'agit de ce qui fait lien social, communauté, bien que chacun ait sa propre lecture de chaque livre.

Pour celle-ci², le fondement de l'exégèse juive repose sur la conscience que le texte n'a jamais fini de parler, qu'il lui reste toujours à dire. Le « vouloir dire » est toujours inférieur au « pouvoir dire ». Le lecteur « doit construire de l'« inouï » au sens littéral du terme, du « jamais entendu », à partir de l'écoute de ceux qui l'ont précédé. Il y a d'abord ce que le texte veut dire, l'intention de l'auteur peut-être ; ensuite ce que le texte peut dire, qui relève de la liberté interprétative du lecteur. »

À cet égard, Horvilleur évoque un rapprochement entre l'art de l'interprétation et celui de la « reprise » comme disent les couturiers. Reprendre des tissus, c'est en effet faire de nouveaux points de couture, des sutures, tout en préservant la fabrique d'origine. Le rapport juif aux textes est tout à fait du même ordre, ce qui nous renvoie à l'étymologique latine du « texte », au « textus », soit au tissu précisément. Cela renvoie également à la topologie lacanienne, dans la mesure où la cure analytique est faite d'incessantes reprises du texte que l'analysant déroule en parlant. Il s'agit en effet d'ourler le trou réel au cœur du Symbolique, mais aussi de ravauder le tissu symbolique lui-même pour lui redonner une consistance.

La culture juive a un rapport particulier au textile, à ce qui s'appelle le *schmat* en yiddish, c'est à dire l'art de restaurer le reste. Il s'agit de toujours remettre sur le métier ce patchwork, sur lequel de nouvelles coutures peuvent être effectuées.

Tout se passe cependant comme si ce patchwork devait demeurer incomplet, comme s'il devait y avoir toujours une pièce manquante. Horvilleur nous rappelle que la cassure ou la coupure est omniprésente dans la culture juive. Selon la loi juive par exemple, on ne saurait construire une maison sans qu'il ne manque un peu de peinture, une brique, ou que soit apparente une fissure sur un mur. Les exemples sont pléthore : on casse un verre lors des mariages, on enlève un petit

1 A. Oz et F. Oz, *Juif par les mots*, Gallimard, 2014

2 D. Horvilleur, *Le rabbin et le psychanalyste*, Hermann, 2020.

morceau dans la circoncision, Moïse casse les tables de la Loi et demande de marcher quarante ans avec des pots cassés, etc... Dans la tradition juive : « on se méfie de tout ce qui fait « un », de tout ce qui fait complet, de tout ce qui est entier, de tout ce qui se définit comme « fini » et qui empêche l'infini d'habiter dans le monde et en nous. C'est comme s'il fallait toujours laisser de l'incomplétude à l'oeuvre »(idem).

Il est remarquable que dans la Bible, le féminin soit noté comme *nekeva*. Ce mot vient littéralement de la racine *nakav* qui signifie « faire un trou », alors que le mot *zakhar*, que l'on traduit par masculin, vient d'une racine qui a donné « souvenir » ou « mémoire ». Pour Horvilleur, le féminin a donc à voir avec le trou de mémoire, l'oblitération du souvenir, voire la forclusion : « Ce féminin auquel on peine tant à faire de la place, c'est précisément la place, le trou ou le vide qui fait de la place au « peut-être », à ce qui reste à être ».

Pour le psychanalyste Stéphane Habib, Horvilleur nous apprend à lire, de la même façon qu'elle nous apprend l'interprétation : « par la pratique de la trouée, du creusement de passages, de l'incise de la lettre, de la déchirure du tissu et de la fente et de la dislocation du texte ¹». C'est là pleinement une affaire psychanalytique.

On voit qu'il existe un lien serré entre l'exégèse juive des textes, la démarche poétique et l'interprétation analytique. Les trois disciplines supposent l'art de la trouée. C'est précisément là où nous mène la poésie de Marie-Laure Jeanne Herlédan.

Alain Cochet
novembre 2020

1 Idem, p. 14.